

## LE DEVENIR ET LA LIBERTÉ DANS TROIS LIVRES DE MICHEL HOUELLEBECQ

Philippe Raymond Thimonga

Pour commencer, un aveu : je ne dois pas la découverte des *Particules élémentaires* à un mouvement spontané (un élan ou un désir premiers) mais vers la fin de l'été 2015 au croisement du texte de Jean-Yves Masson, « Liberté – Quelles règles pour quel jeu ? »<sup>1</sup>, avec d'autres recherches concernant un livre en cours. Alors que mes anciennes tentatives ne m'avaient jamais porté plus loin que la quarantième page, je dois à ce hasard d'avoir pu lire un roman devenu entre-temps une sorte de balise dans le paysage littéraire contemporain, en France, bien sûr, mais pas seulement... Car à l'usage les questions de la « règle », du « devenir » ou de la « liberté » se sont révélées fécondes pour explorer la conception de l'humain dans les livres de cet auteur.

Je viens d'écrire *les livres...* en réalité je n'aborderai ici que trois d'entre eux. Puisque la lecture des *Particules élémentaires* (1998) m'a assez vite persuadé que cet ouvrage était relié au précédent, *Extension du domaine de la lutte* (1994), tout comme il annonçait l'un des suivants : *La Possibilité d'une île* (2005).

Ainsi qu'il arrive parfois dans une œuvre, les livres s'engendrent organiquement, dans un ensemble si cohérent qu'on le nomme triptyque, voire trilogie. Si l'auteur précisait (c'est peut-être le cas mais je ne l'ai pas lu) que ces trois livres constituent un triptyque, cette remarque me paraîtrait évidente tant ces trois ouvrages se complètent aussi bien temporellement que thématiquement.

---

1. Texte d'introduction à la II<sup>e</sup> Rencontre de Thélème, *L'Atelier du roman*, n° 85.

Autant de raisons pour ne pas aborder Michel Houellebecq par son versant polémique, se tenir à l'écart de tout remue-ménage journalistique et débats intellectuels fumeux, pour s'attacher (essayer du moins) à la lecture du texte, par exemple aux relations entre les personnages, le narrateur, et l'auteur. J'évoque l'*auteur* (le responsable des écrits) sans le confondre avec la *personne* Michel Houellebecq (la réalité, inconnue de moi, de la personne privée), et encore moins avec le *personnage* (la funèbre marionnette médiatique), autant de faux-semblants qui, empilés au fil des ans, ont rendu difficile le simple accès aux livres.

Raisons pour lesquelles aussi je m'intéresserai moins à la question surestimée du style et de la valeur littéraire de ces romans,

*les découvrant je me suis aperçu qu'ils présentaient plus de qualités d'écriture et de composition que je ne l'envisageais – mais aussi de grandes inégalités de facture, de nombreuses facilités, complaisances et autres « racolages » : la qualité de l'ensemble pouvant raisonnablement être qualifiée de mitigée,*

pour m'intéresser davantage à leur contenu : quelles idées fortes ou visions ces trois livres recèlent, que souhaite nous indiquer l'auteur, ce fameux contenu peu à peu devenu introuvable qui mériterait en priorité de retenir l'attention du lecteur, celui-là même qu'un poète souvent cité par le romancier a appelé « mon semblable, mon frère » : toi, *lecteur*, à qui Michel Houellebecq s'adresse avec des intentions... toutes particulières.

## I. Les positions respectives de l'auteur et des personnages

Un des malentendus qu'il faut aborder d'entrée concerne la position qu'occuperait l'auteur dans une démarche qualifiée de réaliste, relayée par un style neutre permettant d'être ce « témoin [...] de la décomposition sociale et morale de notre civilisation<sup>1</sup> », ou encore « regarder de l'extérieur<sup>2</sup> » l'esprit du temps. Impossible de citer l'ensemble des articles (plus ou moins réactifs ou savants) qui évoquent Balzac, Maupassant ou Zola pour mieux éclairer l'origine du réalisme tout contemporain de cette œuvre... Cette interprétation, que j'appelle un malentendu, va souvent entraver une claire compréhension de la place qu'occupe l'auteur dans ses

1. « La possibilité d'une île », par Michel Abescat, *Télérama*, novembre 2010.

2. « Alain Finkielkraut : « Le parti de Houellebecq, c'est le neutre », interview réalisée par Marie-Laure Delorme, dans le *JDD* du 28 décembre 2014.

romans. Plusieurs points semblent incontestables : les auteurs cités, ainsi que certains courants du réalisme, ou du naturalisme, forment une référence pour Michel Houellebecq, des modèles auxquels il rend hommage dans ses romans, essais ou entretiens. Incontestable aussi est le recours à un style descriptif, variablement froid ou ironique, plus ou moins neutre (l'auteur emploie une large gamme de neutres comme autant de gris plus ou moins noirs), avec sa panoplie de vocabulaires scientifiques visant à étayer une observation objective du monde. Soit.

C'est vite oublier cependant que Michel Houellebecq balaye un registre assez vaste de formes et de genres, des niveaux d'écriture variés, glissant avec décontraction de la description clinique à la parodie, du regard sociologique à la satire, alternant fables (souvent animalières) et vulgarisation scientifique, poésie et science-fiction, afin de mieux cerner son « objet » dans une approche qui relèverait davantage du roman total que réaliste. Une confusion semble ainsi répandue chez les commentateurs entre la *partie* et le tout, entre l'un des aspects du style et le fond de la démarche, entre certains modèles de l'auteur et ce qu'il réalise concrètement... pour le meilleur ou pour le pire.

À vrai dire la position de l'auteur dans ces trois livres est loin d'être neutre ou distanciée, mais plutôt impliquée, profondément partie prenante. Elle se tient loin du fameux miroir que l'auteur promènerait « sur les routes cabossées de la modernité<sup>1</sup> », tant, si miroir il y avait, il serait retourné vers l'auteur, son propre visage, réfléchissant le profil de ses peurs, ses angoisses, ses dégoûts, mais aussi ses tendresses ou son deuil impossible et haineux de l'amour... bref : toute cette subjectivité dont il proclame sans cesse l'inexistence – cette intériorité qu'il présente comme un leurre toxique et qu'il étalera d'autant mieux dans ses romans qu'il affirme ne pas y croire.

Miroir, enfin, mon doux et épouvantable miroir... qui dans l'œuvre de Michel Houellebecq réfléchira une interprétation très singulière du monde : de la société occidentale en particulier et de l'homme en général... comme espèce.

1. « Houellebecq fait son clone », Olivier Le Naire, *L'Express*, août 2005.

Ainsi, dans *Extension du domaine de la lutte*, *Les Particules élémentaires*, et *La Possibilité d'une île*, s'exprime une démarche démonstrative, voire basculant parfois dans le roman à thèse. Démarche assez proche (c'est ironique à observer) du roman expérimental tel que Zola l'envisageait, voulant appliquer à la littérature la méthode établie en science par Claude Bernard (autre idole de l'auteur). Avec tous les pièges qui s'ouvrent sitôt qu'on souhaite appliquer au roman des principes aussi... *exotiques*. Quel que soit l'intérêt de cette tentative, elle éclaire en profondeur le projet qui oriente les trois romans concernés, tendus vers une conception de la nature, de l'économie ou de la religion, de la sexualité ou de la science, qu'il souhaite non pas *partager* avec son lecteur (l'altruisme n'est pas son fort) mais imparablement démontrer.

Cette conception (que j'aborderai plus loin) conduira Michel Houellebecq à organiser sa narration, équilibrer ses parties et leur enchaînement, à figer nombre de ses personnages en stéréotypes – afin d'obtenir une efficacité accrue dans sa *Présentation du monde...* qu'il s'agisse de son inévitable naufrage ou de ses avenir possibles.

En guise d'illustration (et non de preuve), voici, dans les premières pages d'*Extension du domaine de la lutte*, ce que le narrateur<sup>1</sup> confie à son « sympathique ami lecteur », annonçant avec un humour « réfléchi » le programme qu'il souhaite suivre... Qu'il souhaite et que, de fait, il suivra. Pas seulement pour le roman qui s'ouvre mais aussi pour d'autres qui viendront :

Il est des auteurs qui font servir leur talent à la description délicate de différents états d'âme, traits de caractère, etc. On ne me comptera pas parmi ceux-là.

[...]

Pour atteindre le but, autrement philosophique, que je me propose, il me faudra au contraire élaguer. Simplifier. Détruire un par un une foule de détails. J'y serai d'ailleurs aidé par le simple jeu du mouvement historique. Sous nos yeux, le monde s'uniformise ; les moyens de télécommunication progressent ; l'intérieur des appartements s'enrichit d'équipements. Les relations humaines deviennent progressivement impossibles, ce qui réduit

---

1. Narrateur sans nom qui s'ajuste étroitement aux caractères biographiques de l'auteur.

d'autant la quantité d'anecdotes dont se compose une vie. Et peu à peu le visage de la mort apparaît, dans toute sa splendeur. Le troisième millénaire s'annonce bien.

## II. Critique de l'Occident et récits d'anticipation

Un autre malentendu, dans la réception de cette œuvre, provient d'un déséquilibre entre l'importance accordée à la critique de la société occidentale et la moindre valeur attribuée aux fictions prospectives. Or, la littérature de science-fiction est pour Michel Houellebecq une source d'influence fertile dans sa construction d'écrivain (un genre qu'il considère égal à d'autres mieux considérés par la tradition littéraire française), et c'est une lourde méprise de croire que les récits d'anticipation composant *Les Particules élémentaires*, ou *La Possibilité d'une île*, sont à ses yeux moins riches de sens que sa critique « réaliste » de la société contemporaine.

En réalité ces deux modes d'expression se complètent dans un seul projet romanesque qui vise moins à décrire les derniers hoquets de la civilisation judéo-chrétienne qu'à condamner, plus radicalement, l'impasse où convergent tous les modèles de société ! À y regarder de près, n'importe quelle civilisation se trouve disqualifiée dès lors qu'elle s'édifie sur l'acceptation de la mort (le véritable scandale), la justification plus ou moins sournoise de la souffrance, et – ce n'est pas secondaire – dès lors qu'elle a maintenu un lien étroit avec la Nature : ce milieu à peu près continûment haï et vomé par l'auteur.

Le discrédit touchant les récits d'anticipation conduira ainsi à sous-estimer leur rôle crucial dans les romans de Michel Houellebecq, où, avec autant de conviction qu'il met à condamner l'Occident, l'auteur traite du devenir humain, ses tenants et aboutissants, présente, si l'on veut : l'humanité selon Michel Houellebecq. Or, lues sans *a priori*, ces anticipations peuvent se résumer au remplacement d'une espèce (primaire, néfaste, impuissante : la nôtre), par une nouvelle (les *néo-humains*, ou les *Futurs*) plus estimable car corrigée par ce qu'on appelle aujourd'hui les nouvelles technologies, et, en premier lieu, la génétique.

Alors que le soleil commençait à chauffer, à illuminer de reflets dorés la surface du lac, je méditai quelque temps sur la grâce, et sur l'oubli ; sur ce que

l'humanité avait eu de meilleur : son ingéniosité technologique. Rien ne subsistait aujourd'hui de ces productions littéraires et artistiques dont l'humanité était si fière [...]. Rien ne subsistait non plus de ces systèmes philosophiques ou théologiques pour lesquels les hommes s'étaient battus, étaient morts parfois, avaient tué le plus souvent encore ; tout cela n'éveillait plus chez un néo-humain le moindre écho, nous n'y voyions plus que les divagations arbitraires d'esprits limités, confus, incapables de produire le moindre concept précis ou simplement utilisable. Les productions technologiques de l'homme, par contre, pouvaient encore inspirer le respect : c'est dans ce domaine que l'homme avait donné le meilleur de lui-même [...] (*La Possibilité d'une île*).

Ainsi s'exprime Daniel 25, vers la fin du roman et un point très éloigné du futur, alors qu'il est parti explorer ce monde extérieur à la résidence *surprotégée* où la techno-science lui permet d'indéfiniment prolonger (répéter) son existence.

Une autre espèce nous est venue (celle-là même qui s'adresse au lecteur à la fin des *Particules élémentaires* et dont l'histoire tisse l'un des récits de *La Possibilité d'une île*), presque débarrassée de l'inutile souffrance, de l'amour, de toute ou partie de la sexualité (cette source de domination et d'exploitation sociale), libérée, bien sûr, du scandale universel de la mort. En attendant d'être complètement délivrée de l'individualité, du libre arbitre, et pour finir : libérée de la liberté !

D'ailleurs, une manière suggestive de retracer le fil narratif d'*Extension du domaine de la lutte* (qui s'achève sur un chemin initiatique avorté), des *Particules élémentaires* et de *La Possibilité d'une île*, serait d'évoquer en trois étapes la tentative des personnages principaux

*presque un même personnage sous trois avatars, chacun proche parfois jusqu'à l'autofiction de l'auteur : le premier, ingénieur informaticien travaillant dans les années quatre-vingt pour le ministère de l'Agriculture, les seconds, Bruno et Michel, demi-frères qui semblent comme deux émanations du premier, l'un littéraire (raté) et l'autre scientifique (génial), tous deux suivis jusqu'à fin 1990 début 2000, et enfin Daniel 1, entamant joyeusement le troisième millénaire, humoriste cynique saisi par des jets de haines incontrôlés (souvent proches de l'irruption du processus primaire) mais toujours transi d'amour impossible*

de rejoindre tant la société que l'élément naturel (hélas tous deux infectés par la mort), et devant leur échec s'orienter vers la seule issue possible, la seule espérance que l'Occident puisse proposer aux hommes : le salut par la science.

### III. La disparition de l'espèce humaine : une hypothèse ou un souhait ?

À lire les trois livres de Michel Houellebecq se dégage ainsi une approche de la société et de la nature que l'on peut sobrement qualifier de scientifique. La référence à ce courant de pensée (qui connaît aujourd'hui un regain de vitalité autour des nouvelles technologies, des neurosciences et de l'intelligence artificielle) n'est pas même à nuancer, tant l'auteur défend la thèse que la seule société acceptable est celle qui s'organisera selon les lois et méthodes de la science. Il serait long et sans doute fastidieux d'entreprendre la liste de tous les exemples où l'écrivain manifeste le réductionnisme le plus limpide, appliquant une lecture physico-chimique aux phénomènes de la conscience, de la sexualité et de l'amour : ainsi qu'une grille strictement déterministe à l'ensemble des relations humaines.

Il faut préciser que la présentation des *néo-humains* n'est pas univoque dans *La Possibilité d'une île* (c'est un mérite qu'on doit accorder au romancier), mais développe aussi les revers que pourrait comporter une telle société... Cependant, si Michel Houellebecq explore les divers aspects d'une même hypothèse, il est remarquable qu'un point reste incontournable : la nécessaire disparition des humains. Ici une distinction s'impose entre la disparition de l'humanité comme conséquence logique de sa malfaisance, ou, ce qui n'est pas la même chose, cette même extinction courant dans les trois romans comme un désir... un souhait ou une aspiration personnelle... se situant dès lors en amont du projet romanesque et orientant sa construction vers un unique désastre.

À cet égard, voici ce qu'un lecteur peut lire (lui venant du futur) à la dernière page des *Particules élémentaires* :

[...] l'ambition ultime de cet ouvrage est de saluer cette espèce infortunée et courageuse qui nous a créés. Cette espèce douloureuse et vile, à peine différente du singe, qui portait cependant en elle tant d'aspirations nobles. Cette

espèce torturée, contradictoire, individualiste et querelleuse, d'un égoïsme illimité, parfois capable d'explosions de violences inouïes, mais qui ne cessa pourtant jamais de croire à la bonté et à l'amour. Cette espèce aussi qui, pour la première fois de l'histoire du monde, sut envisager la possibilité de son propre dépassement ; et qui, quelques années plus tard, sut mettre ce dépassement en pratique. (*Les Particules élémentaires.*)

Propos tristes, définitifs mais mesurés, étayant plutôt l'interprétation d'un narrateur qui prend acte de la péremption du genre humain. Cependant, vers la fin de *La Possibilité d'une île*, depuis longtemps une autre tonalité se fait entendre :

L'humanité, enseigne la Soeur suprême [l'instance la plus haute des néo-humains], devait accomplir son destin de violence, jusqu'à la destruction finale : rien n'aurait pu la sauver, à supposer même qu'un tel sauvetage eût pu être considéré comme souhaitable. La petite communauté néo-humaine [...] devait jouer à peu près le rôle qui était celui des monastères tout au long de la période du Moyen Âge – à ceci près qu'elle n'avait nullement pour objectif de préparer une résurrection future de l'humanité, mais au contraire de favoriser, dans toute la mesure du possible, son extinction. (*La Possibilité d'une île.*)

Cette autre tonalité (avec nombre d'exemples plus agressifs) irrigue le propos des personnages principaux, alimentant une fiction qui ne relate pas l'agonie de l'humanité (comme une dystopie censée nous avertir de la catastrophe), mais tout autrement expose le bien-fondé de la disparition des hommes, leur rationnelle élimination, au profit d'une espèce enfin plus évoluée.

#### IV. La règle et la liberté

Alors quelles règles pour quel jeu dans les sociétés futures présentées par Michel Houellebecq ?

Ainsi que Jean-Yves Masson le rappelle dans son texte introductif, il n'existe pas de *jeu sans règles*. Sur la même ligne, on pourrait ajouter que si la règle est nécessaire au jeu, il n'existe pas non plus de jeu sans un minimum de transgression avec sa règle... Sans la possibilité de *jouer* avec la règle. Car fondamentalement ce qui est libérateur dans le jeu

vient de ce qu'il nous confronte à l'expérience de la limite. D'où le rire. Et puisqu'il ne saurait y avoir d'humanité sans limites, ou de vie sans mort, la *grâce* incomparable du jeu vient de ce qu'il nous permet de (re)jouer notre finitude, de reconduire le dépassement de « nos » morts, mimer sans fin cette libération dans un plaisir récréatif (au sens propre du terme) : qui nous re-crée.

Or, que se joue-t-il dans les avènements du romancier ? Ce qui frappe en premier est que la règle sociale s'y trouve remplacée par la loi mathématique. L'ancien animal relationnel, en effet, cette machine qui s'ignore, trouve son perfectionnement dans une complète régulation de ses actes par des algorithmes ou tout calcul équivalent. Dans un avenir enfin débarrassé des illusions du choix comme d'une gestion démocratique de la cité, la nouvelle espèce tend vers une existence plus calme, délivrée des extrêmes de la souffrance et de la passion... oscillant entre contemplation et apathie... une existence meilleure sinon heureuse... mais toujours guidée par une légitime « scientocratie ».

Ce qu'envisagent *Les Particules élémentaires* et *La Possibilité d'une île* comme issue à l'impasse humaine correspond donc à un monde avec des règles, mais sans jeu. Un monde riche d'être rectifié par les normes de la science, mais sans écart possible (puisque inutile) avec elles. Un monde sans liberté ni devenir : juste le programme.

Autant de raisons pour lesquelles les avènements envisagés par Michel Houellebecq se révéleront fidèles à beaucoup d'utopies (qu'elles soient artistiques, religieuses ou scientifiques) qui finissent par se confondre avec un nouveau totalitarisme.

C'est là qu'il est éclairant de revenir vers les interrogations qui ont divisé certains commentateurs sur la position du romancier vis-à-vis de ses propres personnages ou narrateurs. L'hypothèse d'un observateur distancié, du témoin sans complaisance de son époque, recueillant souvent la faveur des critiques. Différemment, voilà comment j'ai lu la position de l'auteur dans ses romans, fidèle d'ailleurs à ce qu'exprime Daniel 1, l'un des narrateurs de *La Possibilité d'une île*, chargé de rédiger (afin d'accélérer le déclin de l'histoire humaine) un récit de vie destiné à l'édification des *futurs* lecteurs, et qui, dans la structure narrative, fonctionne

comme une exacte mise en abîme du roman lui-même... vis-à-vis de ses propres lecteurs :

C'est à juste titre que Vincent [le prophète de la nouvelle religion] avait discerné en moi les capacités d'un *espion* et d'un *traître*. Des espions, des traîtres, dans l'histoire humaine, il y en avait déjà eu (pas tant que ça d'ailleurs, juste quelques-uns, à intervalles espacés, c'était plutôt remarquable dans l'ensemble de constater à quel point les hommes s'étaient comportés en *braves bêtes*, avec la bonne volonté du bœuf grim pant à l'abattoir) ; mais j'étais sans doute le premier à vivre à une époque où les conditions technologiques pouvaient donner à ma trahison tout son impact. Je ne ferais d'ailleurs qu'accélérer, en la conceptualisant, une évolution historique inéluctable. (*La Possibilité d'une île.*)

L'identification du narrateur à un *traître* ou un *espion* revient au moins à deux reprises dans le roman. Elle n'y est pas anecdotique. Elle n'est pas métaphorique. Derrière l'humour (qui souvent chez Michel Houellebecq sert moins à se distancier de ses personnages qu'à mieux *diffuser* sa propre pensée), se trouvent indiqués en transparence la place et le rôle que le romancier s'attribue dans son livre.

L'on se souvient de l'adresse faite au lecteur dans *Extension du domaine de la lutte* et dans *La Possibilité d'une île*. Dans ces deux livres l'histoire se développe après une interpellation (parfois émise par le romancier lui-même) du lecteur. De manière à peine différente, dans *Les Particules élémentaires*, le prologue et l'épilogue constituent un témoignage destinés aux futurs historiens. Il faudrait s'intéresser davantage à ces modes de narration dans ce qu'ils révèlent des intentions continues de l'auteur. Ce dernier, en effet, semble avoir quelque chose à nous dire. Il semble qu'il ait un message à faire passer. Il se pourrait même que ce message soit plus important à ses yeux que la création littéraire, j'entends que son moteur principal pourrait être moins la littérature que ce dont il veut (parfois dans la rage et la dérélition) nous convaincre... Et qu'il aurait pu aussi bien répandre par un autre médium (cinéma, art, philosophie ou science) si les circonstances s'y étaient prêtées. Je n'induis pas qu'il n'aime pas la littérature, mais peut-être moins que la communication de son message.

Dès lors, que peut-on avancer sur la nature de cette parole ? Pas de surprise : la voix qui nous parle est celle d'un nihilisme actif. Nihilisme, on s'en doutait. Il n'est peut-être plus nécessaire d'y revenir. Mais pourquoi *actif* ? C'est ici qu'une particularité se dessine dans la démarche de Michel Houellebecq, car, s'il s'adresse volontiers à nous, ce n'est pas nécessairement pour notre bien. Non, l'auteur ne nous veut pas du bien. Il ne parle ni pour notre éveil ni pour notre mise en garde. En cela son nihilisme se distingue d'autres tout aussi radicaux, mais plus solitaires ou passifs. Michel Houellebecq, lui, écrit pour agir. *Par et dans* ses livres il est impliqué. Il ne les conçoit pas comme des actes uniquement littéraires, il aspire à une action sur son environnement. Action modérée, certes, indirecte et relative... mais action quand même. Il est donc bien un agitateur, un transgresseur, mais – à l'inverse de ce que beaucoup ont bien voulu croire – pas dans le but d'améliorer l'état des choses. Plutôt d'accélérer la dégradation.

Non, il ne nous souhaite pas un monde meilleur, Michel.

On a vraiment tort de ne pas davantage le croire lorsqu'il confie dans ses entretiens qu'il n'a aucun message d'espérance à délivrer. C'est vrai. Il n'écrit pas pour ça. Et lorsque, de manière inaugurale ou finale, il s'adresse à son lecteur, c'est avec un objectif précis : accélérer sa chute.

La lecture d'*Extension du domaine de la lutte*, des *Particules élémentaires* et de *La Possibilité d'une île* dévoile un auteur qui souhaite hâter la fin, non seulement d'une société, mais de toute organisation humaine. Car le problème principal ce ne sont pas les sociétés, mais les hommes qui les inventent. Le problème, c'est l'homme. Dès lors, l'issue que pourrait proposer la science en contribuant à fonder une espèce nouvelle devient à ses yeux une alternative attractive, réfléchie, envisageable... même si *La Possibilité d'une île* conduit le narrateur à douter que cette existence fût longtemps supportable.

Mais alors, si cette perspective s'avère elle aussi décevante : il reste quoi ?

Les dernières pages de *La Possibilité d'une île* sont ici révélatrices d'un état d'esprit persistant chez l'auteur. Le douloureux périple de Daniel 25 hors de sa résidence se terminera comme enlisé entre deux

impossibilités : d'un côté le retour à la vie des hommes *et* de l'autre la poursuite de la vie néo-humaine... sans qu'entre les deux ne subsiste la possibilité d'aucune île...

Sinon la totale réfutation du monde et l'union avec le néant.

Ph. R.-Th.



S.